

**Atelier de lecture contributive**  
**Bernard Stiegler, *La société automatique t.1 L'avenir du travail*, Fayard, 2015.**

Collectif *Organoesis*

**SÉANCE 2**

16 décembre 2021

**« États de choc, états de fait, états de droit »**

*Compte-rendu réalisé par Vincent Bagayoko, Maude Durbecker et Anne Alombert.*

**INTRODUCTION**  
**par Vincent Bagayoko**

**1. États de fait, état de droit, états de choc**

La thèse principale que Bernard Stiegler défend dans ce chapitre est la thèse selon laquelle la distinction entre le droit et le fait conditionne la possibilité du jugement apodictique (démonstratif, qui a le caractère d'une évidence rationnelle). Néanmoins, selon Stiegler, le fait tend à supplanter le droit dans différents domaines, ce qui engendre un certain nombre de problèmes.

Il est difficile de définir l'état de fait - sinon peut-être comme un défaut d'état de droit.

L'**état de droit** serait ce qui prévaut lorsque les individus ont la capacité de faire consister des lois, des hypothèses, et plus largement des discours participant de la vie noétique.

L'**état de fait** pourrait alors être envisagé comme un état d'objets finis, aux durées calculées, et comme un oubli de la question du droit, du désir – conduisant potentiellement à une forme de nihilisme.

L'**état de choc** est une une forme de **désorientation** dans laquelle l'état de fait se substitue à l'état de droit (à la loi) : un exemple flagrant d'une telle substitution est la détection automatique (voire la suppression automatique) de suspects par des drones et des technologies de Big Data. On pense ici à *Minority Report* : l'automatisation va toujours de pair avec une **finitisation de la temporalisation**.

Dans l'article « The End of Theory. The data deluge makes the scientific method obsolete. » (*Wired*, 23 juin 2008), Chris Anderson prétend que l'état de droit est inopérant (à la fois en tant qu'il ne permet pas de prédire et qu'il ne peut non plus décrire), et qu'il est supplanté par l'état de fait, auquel on ne peut que s'adapter grâce à la technique cybernétique et computationnelle.

Il illustre cette thèse par les **performances du « capitalisme computationnel » et des « big data »** : pour traduire des langues, imposer des contenus publicitaires ciblés, ou classer des pages Web selon leur attractivité, aucun savoir n'est nécessaire, il suffit de posséder suffisamment de données statistiques sur les comportements des “utilisateurs” en ligne. Les

« savoirs » correspondants sont ici entièrement automatisés, et donc détruits car pour Stiegler, tout savoir suppose un processus de « désautomatisation ».

Pour Kant, la **causalité** est une des catégories des jugements de l'entendement et elle relève du domaine de la légalité (donc de l'état de droit) : elle s'oppose en cela à la **corrélation** statistique qui est du domaine du fait.

## 2. La déséconomie libidinale : destruction de la faculté de désirer et des consistances

Stiegler affirme que la **déséconomie libidinale** soutenue par le calcul procède par **déliation des pulsions**, c'est-à-dire en les coupant des rétentions et protentions collectives, et ne peut donc pas contrôler ces effets néfastes. Ce n'est pas que la technique en elle-même soit incapable d'orienter les rétentions et protentions collectives, mais plutôt que le capitalisme computationnel discrétise les pulsions au point qu'il tend à ne produire que des "dividus" (A. Rouvroy et T. Berns).

L'état de choc est une ruine de la faculté de désirer, qui dans l'économie libidinale a pour objets les consistances.

Par exemple :

. **le juste**, accessible via la consistance du droit, maintenue par la vie noétique des membres de la société (le juste n'existe pas, hormis peut-être dans la cité de Dieu, mais consiste cependant, par exemple à travers une constitution qui constitue "la base et la promesse d'un nouveau processus d'individuation psychique et collective" (voir *Constituer l'Europe*)

. **le vrai**, accessible à travers la consistance de la géométrie, (dans l'expérience occidentale de la rationalité, la géométrie est « la matrice et le canon constitués par l'idéalité du point qui n'existe pas » mais qui trans-forme le monde par sa considération théorique et par les pratiques des mathématiques ;

Selon Bachelard, une loi physique, avec tout ce qu'elle a d'approximatif, de conditionnel, de relatif, est elle aussi une consistance plutôt qu'une description du réel.

. **le beau**, vecteur nécessaire de transindividuation

Selon Kant dans la *Critique de la faculté de juger*, le jugement du beau est purement subjectif tout en prétendant à une universalité, la contemplation du beau est constitutive de la production du goût subjectif de l'artiste qui peut se transindividuer dans la société

La faculté de désirer et la projection des consistances (vrai, juste, beau) qu'elle implique est ce qui lie la science au droit (et à l'art?).

Cf B. Stiegler, *Ce qui fait que la vie vaut la peine d'être vécue*, p 103.

Stiegler soutient, en reprenant Freud à travers la lecture de Lacan, que le désir d'un objet est l'expression d'un manque envers la Chose (*das Ding*), qui n'existe pas, auquel le désir renvoie. Lorsque les petits objets de désir deviennent jetables et obsolètes, la faculté de désirer est amoindrie, et la Chose, qui n'a jamais que consisté, s'évapore en quelque sorte.

## 3. Le capitalisme linguistique : l'élimination des singularités idiomatiques par les calculs automatiques

Le langage lui-même, comme lieu de rétentions tertiaires et vecteur de protentions, est remis en question dans sa dynamique par le « capitalisme linguistique » décrit par Frédéric Kaplan et porté notamment par Google. A travers **l'automatisation des pratiques expressives**, le

capitalisme linguistique procède à une uniformisation qui interdit à “l'énormité poétique”, (la singularité qu'un individu produit à travers sa pratique idiomatique du langage,) de devenir norme (**quasi-causalité** de la langue)

On peut aussi reprendre la notion de finalité sans fin de Kant pour interpréter le passage de Stiegler sur la linguistique et la langue : le calcul n'autorise pas de finalité sans fin qui soit accessible à la faculté de juger esthétique et au jeu de l'imagination et l'entendement, car il possède comme fins quasi uniformes l'optimisation, la minimisation, *etc.*

#### **4. L'automatisation de la guerre et de la science**

Dans la guerre, le sacrifice du soldat “dans lequel il récolte plus que sa solde” produit sa consistance, notamment dans l'état de gloire.

Distinction entre la renommée chez les Grecs (kléos) et la réputation sur les réseaux sociaux qui est non noétique mais purement pulsionnelle, calculée et comparable.

Similairement, le ou la scientifique est aussi confronté dans l'expérience du savoir aux morts et renaissances des savoirs passés. La mort d'un savoir n'étant pas son invalidation, mais un oubli au profit d'une automatisation (sous forme de rétention tertiaire ou de dogme) : « ce qui empêche, en tant que “bien connu”, l'expression de ce qui reste à venir en soi, comme pour soi ». Le savoir du scientifique, s'automatisant lui aussi, s'absolutise presque et se détache de l'individuation du scientifique (contrairement à ce qu'en dit Husserl dans *L'Origine de la géométrie*). La renaissance du savoir suppose alors une désautomatisation (provenant d'un désir de faire consister impliquant de faire le sacrifice du travail d'adoption).

Lorsque l'automatisation est intégrale, cette expérience des combats guerrier et “scientifique” est mise à mal. Le combat continue alors, mais il n'a pour objet rien de consistant.

C'est en repensant la dépendance du savoir aux rétentions tertiaires, notamment numériques, que l'on pourrait critiquer la prévalence de l'état de fait.

Cf la pensée nietzschéenne de la vérité dans la préface de la seconde édition du *Gai Savoir*, paragraphes 3 et 4.

#### **5. Le réel et le possible**

Pour Stiegler, la différence ontologique signifie que l'être n'est pas pensable depuis l'étant *vorhanden*, c'est-à-dire “sous la main” au sens de “calculable, objectivable et objectivé”

L'être est libre de ne pas être l'étant, et donc de ne pas être le réel, mais le possible (et aussi l'improbable et donc incalculable en tant qu'être pour la mort, mais c'est une autre question). Cette structure de projection, opposant le possible au réel et l'image au fait, est ce que Stiegler appelle le cinéma ou archi-cinéma. A travers le cinéma, on pourrait penser la distinction de l'état de fait et de l'état de droit en évitant les écueils métaphysiques soulevés par ces questions.

Cf Stiegler, *La technique et le temps. t.3 Le Temps du cinéma et la question du mal-être*, p 790.

#### **6. L'aletheia et l'orthotès**

Cf Heidegger, « La doctrine de Platon sur la vérité », *Questions II*, Gallimard, 1968.

Heidegger parle d'**orthotès** pour désigner la doctrine de Platon sur la vérité, dont la révélation procéderait de la droitesse, de l'exactitude du regard, et que Platon et toute la métaphysique à sa suite aurait confondue avec l'**aletheia**.

Pour Stiegler, l'**aletheia** (comme l'**orthotès** de manière plus évidente) est de toute façon médiatisée par la technique : il est donc impossible d'opposer **aletheia** et **orthotès** mais l'**orthotès** correspond au calcul, là où l'**aletheia** suppose l'interprétation (l'expérience de l'**aletheia** suppose l'**orthotès**, de même que l'expérience de la vérité ou l'interprétation suppose les calculs ou les automatismes, mais ne s'y limite pas).

Pour Stiegler, le *pharmakon* de la différence et de la répétition ouvre sur la **différence de l'orthotès et de l'aletheia**, en offrant à l'individu la possibilité de différencier du fait (**aletheia**) même s'il peut ré-accéder identiquement aux mêmes rétentions tertiaires exactes (**orthotès**). Stiegler parle de "l'expérience de l'**aletheia**", qui n'est donc pas supplantée par l'**orthotès** mais permise par la faculté de désirer, celle-ci poussant à faire **la distinction entre l'état de droit et l'état de fait**.

## 6. Questions

Qu'est-ce que "l'humain inhumain" pour Stiegler?

Qu'est-ce que Stiegler appelle régimes de parité et de vérité? (p 84)

Qu'est-ce que le "principe subjectif de différenciation" qui lui donne la « différence du droit et du fait" (que l'humain non inhumain peut oublier) ? (p. 90)

## DISCUSSION COLLECTIVE

### 1. La surpréhension : perturbation des habitudes et réactivation des traumatypes

La **surpréhension** se produit lors de moments qui nous troublent, qui nous mettent dans une situation de **malaise**, de **surprise**, c'est une **perturbation** d'un équilibre métastable par un événement. Nous avons tous des préjugés, des présupposés, des certitudes, des croyances, qui constituent des rétentions stéréotypiques acquises. Or parfois, un événement arrive, quelque chose se produit, qui ne rentre pas dans les catégories habituelles de pensée : cela active des "**traumatypes**", quelque chose de profond dans notre mémoire, **de refoulé, de réprimé**. Lorsque je lis/regarde/écoute une œuvre, cela peut me conforter dans mes rétentions habituelles (compréhension), mais cela peut aussi m'émouvoir, me mettre en mouvement, me heurter (surpréhension) !

Cet événement arrive comme un jaillissement, une **désautomatisation** : lors de la surpréhension, mes rétentions, mes préjugés stabilisés vont être perturbés, en raison d'une lecture, d'une découverte théorique. Cette surpréhension me pousse à **inventer quelque chose de nouveau**, à inventer de nouveaux savoirs pour faire "droit" à cet événement perturbateur. La surpréhension est donc fondamentale dans le domaine de la science pour garantir une dynamique de découverte.

### 2. Surpréhension, anamnèse et « conglomérat hérité »

Pour Stiegler, la surpréhension est l'origine de la pensée (de même que la philosophie commence par l'étonnement selon Aristote ou par l'effroi selon Nietzsche). Cette surpréhension fait penser à l'**étonnement** chez Aristote et à l'**effroi** chez Nietzsche qui génère presque de la douleur, mais qui peut amener une transformation, une évolution de la pensée.

Pour résumer, la surpréhension est à la fois un **embarras**, et en même temps cela provoque une **anamnèse**, qui remonte dans la mémoire : il faut passer et repasser par de **longs circuits de savoir**, se remémorer un passé non vécu pour produire du nouveau à partir de l'archaïque.

Ce sont les **rétentions tertiaires** qui permettent un **accès à la mémoire collective ou à l'inconscient collectif**. L'inconscient collectif pourrait s'apparenter à la mémoire collective sédimentée dans les rétentions tertiaires (le « conglomérat hérité ») qui se transmet et qui va pouvoir être transformée. Les moments de réactivation des "traumas-type" sont alors des moments de transformation de la mémoire collective, des moments de création du nouveau.

Dès qu'on pense l'anamnèse dans le champ du savoir, on est amené à penser au collectif. Chez Jung, idée d'inconscient collectif et de la méthode d'imagination dite active où il s'agit de laisser voguer son imagination jusqu'à ce qu'on rencontre une surprise) Tout se passe comme s'il fallait cultiver la surpréhension, générer des phénomènes qui nous permettent de sortir de nous-mêmes ! C'est ce dont parle Pierre-Damien Huyghe dans le séminaire suivant: <https://collectifbam.fr/evenements/de-l-espace-public-a-la-sphere-sociale-2eme-partie/presentation>

### 3. Le rôle de la surpréhension dans l'activité scientifique

La pratique de la science ne suppose pas seulement la compréhension, mais aussi la surpréhension : la compréhension ne suffit pas, il faut la surpréhension pour pouvoir **réinterpréter. et inventer** Ainsi, la science ne peut se réduire à un circuit fermé: il faut qu'elle soit vécue, pratiquée, il faut que ces moments de surpréhension arrivent afin de permettre la mise en question du savoir précédent, et un **renouvellement des savoirs**.

Or ce que ce chapitre met en avant, c'est bien la menace de ce processus là : la théorie n'étant plus pratiquée par des personnes vivantes, il n'y a plus de possibilité de ce renouvellement du savoir (étant donnée l'omniprésence du calcul automatisé) et la théorie rentre en crise. Le chapitre questionne la science et plus largement le statut de la théorie, dans le contexte de ce que Stiegler décrit comme une **crise de la théorie**.

Est-ce que la communauté scientifique peut accepter cette **position épistémologique** très forte qui consiste à soutenir que la surpréhension est essentielle au « progrès » scientifique, et que la science ne se réduit pas aux certitudes des calculs ?

#### **4. Le problème de la « fin de la théorie » dans le contexte des *big data***

Comment en est-on arrivé à un âge où la science peut être dite « obsolète » ?

La fin de la théorie correspond à la généralisation de l'empirie fondée sur des modèles probabilistes, des corrélations statistiques, des flux traités en temps réel, des données en grande quantité, qui semblent annuler tout besoin théorique.

Le « **capitalisme linguistique** » est un bon exemple de cette crise de la théorie : on est capable de traduire et d'auto-compléter nos langues, sans avoir besoin d'une théorie linguistique. La question est de savoir ce que nous perdons ainsi, et comment mettre ces calculs au service de nouvelles théories et pratiques linguistiques (de nouveaux savoirs linguistiques – savoir traduire, savoir parler, savoir écrire..)

Comment **prendre soin** de cette absence de pensée ?

Toute technique comporte de la toxicité dont il faut prendre soin ... Il serait souhaitable de retrouver de la place pour la **pensée** dans la science, au-delà de la hiérarchie entre **philosophie et science** et de l'opposition entre *epistèmè* et *technè*.

### **Questions**

#### **. Le rapport entre consistance et désautomatisation**

Stiegler écrit que *“si la consistance est ce qui rend possible la désautomatisation, elle n'est accessible qu'à partir d'une automatisation”*, qu'est-ce à dire ?

L'automatisation, c'est la répétition de nos gestes quotidiens, nos routines qui sont nécessaires pour se maintenir en vie (cela relève de ce que Piaget nomme par ailleurs l'intelligence, à savoir, produire des schémas et des routines qui font partie de notre ordinaire, tout en laissant la désautomatisation apparaître quand vient de l'extraordinaire dans notre routine). Il ne s'agit pas de critiquer totalement l'automatisation, mais de comprendre le jeu entre l'automatisable et le désautomatisable ! On s'automatise par l'acquisition de savoirs qui permettent de se désautomatiser pour se ré-automatiser (par exemple, le musicien qui improvise).

La consistance “a lieu” lorsqu'un savoir est pratiqué, or un savoir suppose la désautomatisation des automatismes acquis (disons, la pratique singulière et originale d'automatismes par-là même “désautomatisé”), donc en ce sens, il y a un lien entre consistance et désautomatisation : la consistance rend possible la désautomatisation car elle est au principe des savoirs qui sont eux-mêmes des pratiques désautomatisantes.

Cela dit, reste à expliciter le lien entre consistance et savoir : pourquoi la consistance serait-elle au principe (ou plutôt à l'horizon) des savoirs ? La consistance serait ici à comprendre comme ce qui donne sa saveur au savoir, ce qui "consiste" à l'horizon de la pratique de telle ou telle activité : par exemple, je fais consister la philosophie (le vrai) en pratiquant (aussi imparfaitement que ce soit) la philosophie, je fais consister la cuisine (le bon) en préparant un plat, je fais consister l'art (le beau) en produisant une oeuvre, je fais consister la justice (le juste) en pratiquant le droit, etc.

### **. La désautomatisation au niveau du vivant**

La désautomatisation est un phénomène possible même au niveau de la subsistance: il est possible de faire évoluer les contraintes du corps, que le corps ne soit pas que instinct et fixité, mais que cela puisse évoluer. Lors d'un jeûne par exemple, le corps change son régime de fonctionnement habituel, retrouve une mode de fonctionnement plus *archaïque*. La désautomatisation ne concerne donc pas que le savoir théorique ou conscient, elle a lieu à chaque échelle du vivant, même au niveau du corps. D'ailleurs, pour Stiegler, même les savoirs les plus théoriques supposent des techniques du corps, et les savoirs ne désignent pas seulement les savoirs théoriques, mais aussi les savoir-faire et les savoir-vivre.

### **. La question de l'économie libidinale chez Stiegler et Lyotard**

Cf S. Woillet, « Du capitalisme au confinalisme » in *Prendre soin de l'informatique et des générations* : remarques sur la théorie esthétique et l'économie libidinale dans la pensée de Lyotard.

Cf B. Stiegler, *Mécréance et discrédit. t.3 L'esprit perdu du capitalisme* critique de la théorie du désir de Marcuse

Pour Stiegler, le problème de penseurs comme Lyotard ou Marcuse (et plus généralement, des penseurs « poststructuralistes ») est qu'ils ne prennent pas en compte le rôle de la technique dans l'économie libidinale (la désautomatisation de l'instinct et le passage au désir se fait à travers le processus d'extériorisation technique), cela implique que l'économie libidinale est conditionnée par les rétentions tertiaires, pour le meilleur comme pour le pire...

Ce qui est vu comme un potentiel progrès par certains auteurs (libération des pulsions ou des désirs) a conduit non pas à une émancipation des désirs par rapport à des autorités répressives mais au contraire à une manipulation des désirs, à travers une calculabilité généralisée.

Pourquoi ne peut-on pas se passer de la sublimation ?

Cf série Emoji-nation sur ARTE

URL : <https://www.arte.tv/fr/videos/094926-001-A/emoji-nation-1-3/>

#### Références en ligne

**. P.-D. Huyghe, « De l'espace public à la sphère sociale »**

<https://collectifbam.fr/evenements/de-l-espace-public-a-la-sphere-sociale-2eme-partie/presentation>

**. A. Rouvroy et T. Berns, « gouvernementalité algorithmique et perspectives d'émancipation »**

<https://www.cairn.info/revue-reseaux-2013-1-page-163.htm>

**. F. Kaplan, « Google et le capitalisme linguistique »**

<https://fkaplan.wordpress.com/2011/09/07/google-et-le-capitalisme-linguistique/>

. **Websérie Emoji-nation**

<https://www.arte.tv/fr/videos/094926-001-A/emoji-nation-1-3/>